De la *Kriegsmarine* à la *Wehrmacht***Marcel Peiffer**

« Je suis né le 12 mars 1926 à Amnéville, près de Metz (Moselle). Fils unique, j'avais 13 ans lorsque la guerre a éclaté en 1939.

En 1941, le Haut-Rhin, le Bas-Rhin et la Moselle sont occupés, puis annexés au *Reich* national-socialiste. Le gouvernement français d'alors semble avoir d'autres chats à fouetter!

Entre 1941 et 1943, j'ai été dans l'impossibilité de poursuivre et de préparer les études d'ingénieur dont je rêvais. Dans le cadre de l'apprentissage à l'allemande, je passe toutefois l'équivalent d'un CAP ajusteur -mécanicien.

En octobre 1943 - j'avais 17 ans et demi - j'ai dû effectuer une période de *Reichsarbeitsdienst* (rien à voir avec le STO qu'ont connu nos compatriotes de France occupée!) d'une durée de quatre mois. Sous le couvert d'un service du travail - en l'occurrence creuser

des tranchées sur un aéroport - il s'agissait d'une réelle et intense préparation militaire.

**Bombardements sur Schweinfurt**

Nous étions une dizaine de Mosellans noyés parmi une centaine d'Allemands. Nous nous sommes vite regroupés dans le coin d'une des baraques qui nous servaient de logement.

Nous étions sur un aéroport près de Schweinfurt-am-Main, ville stratégique par excellence: les usines SKF y fabriquaient la presque totalité des roulements à billes tellement nécessaires aux armées du *Reich*. Aussi Schweinfurt était-elle, à l'époque, la ville allemande la mieux défendue par la *Luftwaffe*, après Berlin. Je me souviens de combats aériens gigantesques, terrifiants. Bien après la guerre, j'ai pu obtenir quelques chiffres précis, en particulier sur le raid du 14 octobre 1943 en fin d'après-midi: 290 fortes volantes quittèrent l'Angleterre !



Attaqués de toute part, dès que les chasseurs d'escorte - à trop court rayon d'action - les abandonnèrent, seulement 226 forteresses atteignirent l'objectif et larguèrent 500 tonnes de bombes sur les trois principales usines, dont à peine 100 tonnes directement sur les bâtiments de production. Seulement 108 forteresses revinrent en Angleterre, les 182 autres n'ayant pas survécu à cet enfer.

Je me souviens d'un ciel plein d'aviateurs - 100, 200 peut-être - accrochés au bout de leur parachute: les chasseurs allemands et les servants de la DCA les tiraient comme des lapins pendant leur descente...

A partir de décembre 1943, les forteresses volantes furent accompagnées par des chasseurs américains Mustang à long rayon d'action et les pertes alliées furent bien moindres. Un autre souvenir traumatisant est la prestation de serment au *Führer*. Nous en avons d'autant plus souffert qu'en tant que Français frontaliers, les Mosellans étaient super patriotes et certains de la victoire française. Avant l'Annexion, tous les jeunes portaient un badge: «Nous vaincrons, car nous som-

mes les plus forts». Et brusquement ce fut l'occupation et l'annexion, un renversement total de notre vision du monde... Une soumission forcée au régime des nazis par des pressions et des menaces terribles (déportation, transfert de familles entières).

Un troisième souvenir me vient en mémoire. Je ne sais pour quelle raison, probablement expiatoire, une superstition nous a fait croire que les Allemands perdraient la guerre si nous, jeunes, commettions un acte intérieur secret et difficile à réaliser. Après nous être réunis discrètement à plusieurs, nous avons cherché ce qui pourrait annuler la prestation de serment faite à Hitler. Je me souviens que les uns décidèrent de ne plus fumer tant que durerait le RAD. Un autre promit de ne lire son courrier que 24 heures après l'avoir reçu, un autre jura de ne plus se ronger les ongles, un autre de ne se brosser les dents qu'un jour sur deux... Nous avions 17 ans et demi et c'était notre façon de porter la poisse et de faire de la résistance et probablement aussi de «tenir le coup» moralement.



### Un gars de la *Kriegsmarine*

Après quatre mois de RAD, je retournais dans mon foyer. Mes parents ont dû me trouver bien changé, bien mûri. Quelque temps après tombait mon incorporation dans la *Kriegsmarine*. Le jour du débarquement allié en Normandie, le 6 juin 1944, je débarquais tranquillement à la gare de Frederikshavn, à la pointe nord du Danemark, en face des côtes norvégiennes et suédoises, dernier maillon nord du Mur de l'Atlantique. C'est là que j'ai fait la connaissance du *Drill* allemand, c'est-à-dire une «sorte de mini-commando à l'allemande». Pendant deux mois, nous fûmes formés à devenir des hommes capables de résister physiquement et moralement dans des conditions limites (cela m'a énormément servi par la suite!). Plusieurs heures par jour, nous faisons le «chemin du combattant», avec masque à gaz sur le visage en rampant sur le sol, le fusil à bout de bras, de préférence dans les flaques et la boue, et les marches forcées jusqu'à épuisement! Une heure de garde par jour sans bouger le moindre sourcil; deux fois 2 heures de garde de nuit (nuit polaire à l'époque, c'est-à-dire seulement 2 heures d'obscurité).

Notre seule consolation était d'aller manger des gâteaux à la crème dans une pâtisserie danoise le dimanche après-midi (sortie autorisée de 2 heures). Hélas, le vice était poussé tellement loin que cette sortie était subordonnée à un contrôle préalable de la propreté du fusil, du ceinturon et des ongles, du pli des pantalons, du nombre et de la disposition des clous sur la semelle des souliers, de l'angle d'inclinaison avant et latéral de notre calot de marin. Une fois, l'officier de garde alla même jusqu'à couper un bouton de ma veste afin de vérifier la conformité du nombre de fils qui le retenait à la veste: six à gauche, six à droite! Je dus recoudre mon bouton avant de sortir du camp...

Pour moi, le résultat de toutes ces brimades se traduira, une fois sur deux, par une interdiction de sortie le dimanche.

### Bon pour le front de l'Est

Après deux mois de formation militaire intensive, nous avons assisté au passage dans le camp de plusieurs gradés bardés de médailles. Ils nous parlèrent du génie militaire du *Führer* qui, pour défendre les libertés



de la race aryenne, avait besoin de volontaires pour les „*Einmanntorpedos*“ (torpilles humaines). Environ 40 % d'inconscients sortirent du rang, en poussant des cris d'enthousiasme... Puis, seulement, on précisa aux autres, dont moi-même, que nous étions désignés pour partir immédiatement sur le front russe!

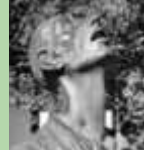
Nous comprîmes rapidement qu'il ne s'agissait pas de menaces en l'air, car, dès le lendemain, nous bouclâmes notre paquetage, direction Frankfurt-an-der-Oder: immense camp de formation et de regroupement militaire, à 60 km à l'est de Berlin. Compte-tenu de ma première affectation dans l'artillerie de Marine, on me versa dans une unité d'artillerie de la *Wehrmacht* et je dus coudre l'écusson de la Marine sur mon nouvel uniforme!

Après ma première période de formation militaire de quatre mois au RAD et une seconde de deux mois à la *Kriegsmarine*, débuta une troisième période de formation de six semaines, mais fort différente des deux premières. En effet, les canons de la *Wehrmacht* étant tractés par chevaux, on

m'apprit à monter et surtout à me stabiliser sur le dos d'un cheval. C'est à cette époque que je reçus deux à trois lettres de mes parents. Ces missives m'apprenaient leur évacuation forcée de Moselle vers la lointaine Thuringe (près de la Tchécoslovaquie). Après l'exposé concernant mon odyssée personnelle, je reparlerai du sort imparti à mes parents à la même époque. Revenons donc à ma troisième fonction militaire!

J'ai eu droit à un enseignement accéléré: trois heures de manège chaque jour, les soirées étant partiellement occupées à plonger la partie basse de mon dos dans un seau d'eau froide afin de l'endurcir.

Par ailleurs, les journées étaient occupées à diriger des attelages de deux, puis quatre, puis six chevaux. On m'apprit également à creuser des trous de survie individuels et à manier des armes antichars baptisées „*Panzerfaust*“. Au bout de six semaines, on me présenta deux immenses chevaux de trait de Poméranie, ainsi qu'un chariot destiné au transport d'obus de canon, dont j'aurai désormais la responsabilité et qui m'accompa-



gneraient pour aller défendre, d'ici 24 heures, l'honneur du *Reich* sur le front de l'Est. Se situe alors un épisode que je ne conte qu'à quelques rares occasions.

### Une jeune fille

Que chacun fasse l'effort de situer cet épisode dans le contexte d'une époque et d'un lieu où chaque personne vivante ignorait si elle le serait encore le lendemain. Nous étions en septembre 1944.

Tous les soldats en instance de départ pour le front russe eurent droit à un paquet de friandises (bonbons acidulés, gâteaux secs), deux paquets de cigarettes et un ticket d'entrée pour le bordel annexé au camp. Un officier nous y amena, en rang par quatre. Nous chantions *Lili Marlène*... Il y avait une baraque avec successivement une vingtaine de portes. En ouvrant la mienne, je fus ébahi : elle donnait dans une chambre très propre, avec des posters au mur et un grand lit dans lequel trônait une très jeune fille... très belle dans mon souvenir. Je me souviens parfaitement avoir dit en français et à haute voix : «Ça alors ! C'est pas possible !».

La jeune fille se leva d'un bond et me demanda en allemand : „*Bist du Franzose?*“ («Es-tu français?»), et moi de lui répondre gentiment «Je suis lorrain, français et j'ai 18 ans». Cela déclencha en elle un immense besoin de parler, de se confier... «Moi aussi, tu sais, j'ai 18 ans. Je suis juive polonaise et je suis ici depuis trois jours. Ma mère est dans un camp de concentration, assez proche d'ici [Ravensbrück, je suppose]. Lorsque nous y sommes arrivés ensemble, on m'a dit qu'on ne ferait pas de mal à ma mère si j'étais d'accord pour remonter le moral des soldats allemands. Ici, on m'oblige à recevoir 10 soldats par heure, 6 heures par jour. Mais on m'autorise à mettre de côté du ravitaillement pour ma mère et surtout les cigarettes que me donnent les soldats».

Je lui remis le paquet et demi des cigarettes qui me restaient, véritable fortune pour elle, car c'était la denrée d'échange idéale dans les camps.

Elle s'approcha alors de moi, me déposa un chaste baiser sur le front et dit „*Mein Gott, sei stets mit Ihm*“ («Mon Dieu, protège-le



toujours»). Les six minutes qui m'étaient imparties étant largement dépassées, je sortis de la chambre... aussi pur que je l'étais en y entrant, mais en ayant considérablement mûri.

En évoquant cet épisode, je veux rendre hommage à l'amour maternel de cette jeune polonaise qui symbolise si bien les centaines de milliers d'anonymes qui, avant de disparaître dans la tourmente et l'oubli, ont vécu un affreux calvaire dont plus personne ne rappelle le souvenir.

Mais, revenons à mes chevaux! En 600 km de marche accélérée, nous arrivâmes au sud de Varsovie. A l'époque, l'incendie y faisait rage et, la nuit, on voyait les flammes à plus de 100 km de distance.

### Souvenirs de Pologne

Je suis resté quatre mois en Pologne. Trois souvenirs m'ont particulièrement marqué. Commençons par le moins triste! Les routes stratégiques étaient constituées par des troncs d'arbres placés les uns après les autres, leur rôle étant d'éviter que chars d'assaut et

canons ne s'embourbent à la saison des pluies. Mon deuxième souvenir: le nombre important de gibets (deux à quatre, en permanence occupés), placés à toutes les entrées et à toutes les sorties de villages. Des partisans, nous disait-on... Mon troisième souvenir: l'attaque, par vagues successives, de l'infanterie russe décimée par les mitrailleuses allemandes. C'était atroce, mais finalement efficace, car les Allemands battaient en retraite, malgré les ordres de l'*Oberkommando* de mourir sur place... Ma compagnie perdit la moitié de ses hommes par suite du froid, de la faim, de la soif, du harcèlement des partisans polonais et des tirs d'artillerie russe. Nous étions en décembre 1944. Plus de la moitié des canons et des chevaux resta également sur place, y compris mes deux amis à quatre pattes de Poméranie. Avec mon chariot, j'eus à convoier sur plusieurs centaines de kilomètres les blessés et les malades et, finalement, nous avons eu la chance d'atteindre une ligne ferroviaire, d'être embarqués et regroupés à Küstrin, ville polonaise très proche de la frontière allemande. Dans ce centre, nous fûmes rééquipés en hommes, en chevaux et en matériels.



### Des « renforts »

Des hommes, parlons-en! Ils étaient bien peu nombreux ceux qui, comme moi, avaient eu une triple et solide formation et qui possédaient déjà une expérience approfondie du combat. Les nouveaux portaient un nom: le *Volkssturm*, ramassis de très jeunes (15 ans) et surtout de vieux (45 ans et plus) de toutes conditions. Ainsi, celui qui devint par la suite mon meilleur ami, Froelich (c'est-à-dire Joyeux), était d'origine sudète, antinazi, ancien repris de justice (vol à main armée avec tentative d'assassinat). Bref, le nombre y était, mais certainement pas la volonté de vaincre!

Nouveau périple par le chemin de fer (en traversant toute l'Allemagne), mais dans la direction opposée, vers le front Ouest. L'insécurité était telle que l'on circulait au maximum la nuit. De jour, nous fûmes bombardés et mitraillés par l'aviation américaine à de nombreuses reprises. A chaque fois, sauve qui peut général! Le train s'arrête. Chacun s'échappe alors de son wagon et, s'il en a le temps et l'occasion, se terre dans un fossé. Une fois, en revenant à mon wagon

(8 chevaux, 4 hommes), ce fut pour y trouver l'un de mes deux chevaux mort mitraillé, tandis que la mâchoire inférieure de mon second compagnon avait été complètement arrachée: un officier intervint pour abattre la pauvre bête d'un coup de revolver.

### L'Alsace!

Enfin, au début du mois de février 1945, nous arrivâmes en Alsace. Repos à Oberbetschdorf, près de Haguenau, en attendant de recevoir de nouveaux canons et un complément d'effectifs. Nous étions à 5 km d'un front stabilisé depuis quelques semaines par suite de la contre-offensive allemande dans les Ardennes. Pas mal de souvenirs émergent de ce temps-là!

Premier souvenir: un matin, en tant qu'estafette de liaison, je devais apporter en urgence un paquet à l'officier qui commandait les tirs d'artillerie. Il devait être approximativement 8 heures du matin, un épais tapis de neige recouvrait le sol. Le silence était total, irréel. Au bord de la route, une toute petite chapelle, porte d'entrée grande ouverte. Je descends de mon cheval, je l'attache au tronc du seul



arbre qui se trouve là et j'entre dans la chapelle.

Un banc, un seul banc, directement sous la croix du Christ, et, en équilibre instable, un corps de soldat allemand mort allongé, les yeux grand ouverts, mais le visage serein. Je m'approche, il pouvait avoir la quarantaine. Je me suis toujours demandé qu'elle aurait été la réaction de l'épouse et des enfants de ce soldat s'ils avaient appris, après la guerre, que c'était un jeune Français, ayant dû endosser de force un uniforme allemand, qui avait fermé les yeux de leur époux et père tout en récitant à mi-voix et en français le «Notre Père». Pendant la prière, le soleil projeta son premier rayon de la journée sur la croix du Christ... Cet épisode symbolique illustre bien la situation fautive d'un «Malgré-Nous» dans la tourmente de l'Histoire.

Je vous citerai aussi un épisode tragique où un certain soir, pour rendre service à mon ami sudète, Froelich, je l'autorisais au dernier moment et de nuit à aller livrer à ma place, avec mes propres chevaux et ma charrette, des obus aux avant-postes afin qu'il puisse y

rejoindre un de ses copains canonniers. Hélas! en cours de route, il y eut tir de harcèlement des batteries alliées: un obus toucha de plein fouet ma charrette. Je vous fais grâce des détails, mais je n'oublierai jamais la tête du lieutenant lorsqu'il me vit frais et dispos le lendemain matin! Quel savon je pris (menace du Conseil de guerre!) lorsque je lui avouai que j'ignorais tout et qu'il venait de m'apprendre que Froelich était donc mort à ma place.

## Hospitalisation à Baden-Baden

Huit jours plus tard, je fus évacué vers l'arrière, car, par suite du manque de soins et trop longtemps d'hygiène, une bénéfique maladie de peau m'avait complètement boursoufflé le visage et les mains. Je pus ainsi fêter, le 12 mars, mon 19<sup>ème</sup> anniversaire à l'Hôtel Europa de Baden-Baden; cette ville était devenue une immense ville hôpital.

Chaque matin, on m'enduisait des pieds à la tête d'une crème blanche extrêmement tenace. J'eus beau passer immédiatement à la douche pour m'en débarrasser, rien n'y fit; je fus guéri au bout de 15 jours et affecté à mon





ancien régiment qui, entre-temps, avait quitté Oberbetschdorf sous la pression des troupes alliées. Je fis, pour la seconde fois, une retraite peu glorieuse - du moins pour mes collègues troupiers allemands - qui m'amena jusqu'à 50km à l'est de Sigmaringen, ville d'eau bien connue en tant que lieu de repli du Maréchal Pétain à la même époque.

### **Une forêt bien encombrée**

Un beau matin - je vous rappelle que nous ne voyageons que de nuit et que nous nous terrions le jour -, nous voici parqués avec quatre canons, une vingtaine de charrettes de munitions, une cinquantaine de chevaux et deux lieutenants dans une forêt de 3 à 4km de côté. Je ne mis pas longtemps à comprendre que nous étions déjà encerclés de trois côtés: on voyait distinctement les soldats alliés sautiller, le fusil-mitrailleur à la main, d'une déformation de terrain à une autre. Je fus chargé de tirer à la carabine sur ces ombres fugitives.

Brusquement, nous fûmes attaqués par une escadrille d'avions dont le bout des ailes était peint en rouge, ce qui m'apprit que les avia-

teurs étaient français et que les gars d'en face étaient probablement de petits Français dont la seule différence avec moi était la motivation et la couleur de l'uniforme.

### **Une désertion difficile**

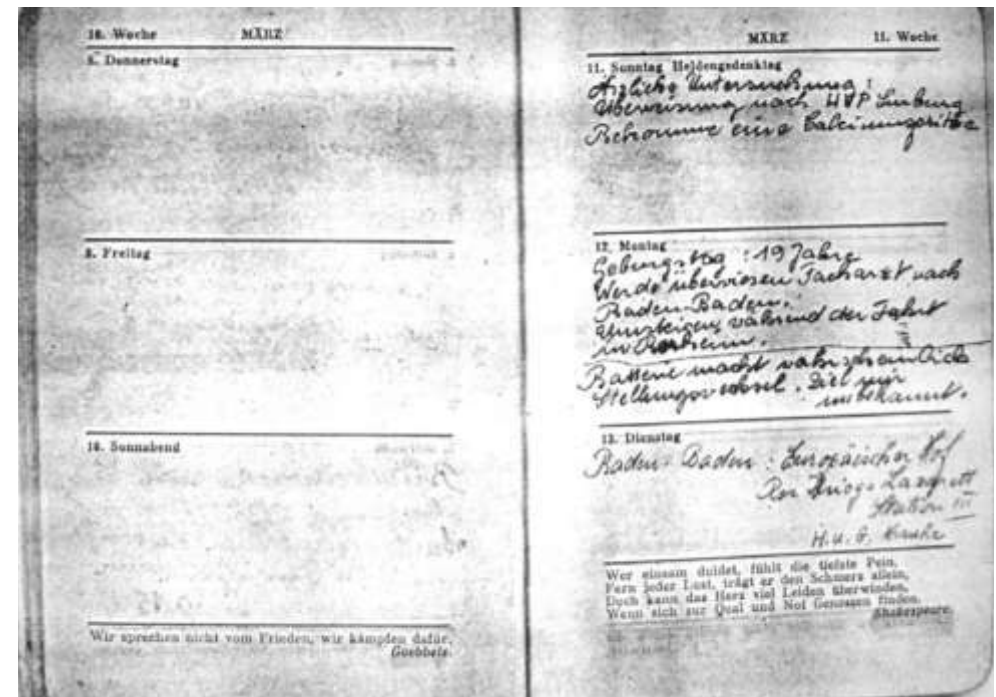
Je décrétai que le moment tant espéré était arrivé et qu'il me fallait en profiter pour désertir. Je rampe donc vers l'intérieur du bois, saute sur l'un de mes chevaux, mais, bien avant d'atteindre la lisière opposée de la forêt, un éclat d'obus arrache la moitié d'une fesse de mon fidèle coursier. Me voici précipité par terre, condamné à poursuivre ma route à pied.

Quelques minutes plus tard, je bute sur mon lieutenant qui, braquant un revolver sur moi, me fait comprendre que j'étais en train de me tromper de direction et qu'il était chargé de s'occuper des arrières. Siffle alors un énième chapelet d'obus. Mon lieutenant se jette face à terre, tandis que moi je galope de toutes mes jambes vers le salut!

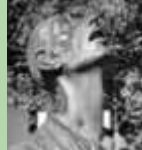
J'aurai l'occasion de reparler un peu plus tard de mon lieutenant. Il avait 20 ans et ne crai-

# Témoignages

Les incorporés de force face à leur destin



«Extrait de mon «agenda militaire» aux dates des 11, 12 et 13 mars 1945. J'y ai noté mon anniversaire (19 ans), ma rencontre avec un médecin militaire à Baden-Baden, un changement de train à Rorheim et le changement de position de ma batterie pour un endroit inconnu».



gnait qu'une chose: que la guerre ne lui donne pas l'occasion de commettre un acte héroïque! Nous l'appelions „Zwerg“ («Nain»), car il n'était pas grand et probablement parce qu'il paraissait si jeune. Mais, pour l'instant j'en étais débarrassé pour 24 heures.

Après une marche sans encombre durant une bonne demi-heure, me voici dans un village totalement dépourvu de soldats. Je rencontre fortuitement deux bonnes-sœurs qui, fort gentiment, me donnent un manteau civil ayant appartenu à l'ancien maître d'école, ainsi qu'un morceau de drap blanc. Puis, elles m'indiquent la direction à suivre pour parvenir dans le village voisin, dont elles m'apprennent qu'il était occupé depuis deux jours par des soldats français!

Je parcours ainsi 2 km que je ne suis pas prêt d'oublier! Le cœur palpitant, je chante à tue-tête *La Marseillaise* en alternance avec *En passant par la Lorraine avec mes sabots...* tout en agitant dans tous les sens mon morceau de drapeau blanc. Brusquement, le début de la libération se présente à moi sous la forme

d'un immense soldat couleur bois d'ébène. Il se précipite hors du fossé, un énorme revolver à barillet à la main, et me crie: «Qui va là?». Je réplique bien rapidement «Français, Français, ne tire pas!». Il me tâte, néglige ma vieille montre, mais fou de joie s'approprie le revolver d'ordonnance que m'avait confié une jeune infirmière française (volontaire et originaire de Marseille) à Baden-Baden. Puis, il m'engage à poursuivre seul ma route jusqu'au village et à demander le capitaine au premier soldat de rencontre.

### Chez les Français!

Ce que j'ai fait pour atterrir dans une pièce enfumée, bardée de cartes d'état-major. Je parviens à expliquer au capitaine que j'étais un «incorporé de force alsacien-lorrain» fraîchement évadé. L'ambiance s'avère immédiatement chaleureuse, car j'apprends qu'un vague cousin du capitaine était également incorporé de force dans l'Armée allemande. Apprenant qu'il y avait à peine deux heures j'étais l'un des hôtes de cette «forêt qui résiste, ah les pourris!», on me met en face d'une carte sur laquelle je n'ai aucun mal à préciser l'emplacement des quatre canons, le nombre



des soldats et des deux lieutenants de service. Grand branle-bas de combat, car mes informations déclenchent une série impressionnante de coups de fils qui, une demi-heure plus tard, se traduisent par une attaque aérienne en règle sur des objectifs apparemment très précis; en effet, j'appris ultérieurement que toute résistance avait cessé après l'attaque.

### Une beauté blonde

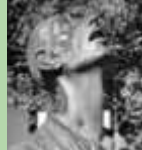
Entre temps, je fumais la première cigarette Camel de ma vie. J'étais logé chez l'habitant avec interdiction de quitter la maison, vu que l'on aurait peut-être recours à mes talents d'interprète. Dans la même maison était logée, depuis trois jours, en cachette, une magnifique créature aux tresses blondes, prénommée Olga, bloquée dans le village par suite de l'avance des troupes alliées. Elle me demanda d'intercéder auprès du capitaine afin qu'elle obtienne un laissez-passer pour pouvoir rejoindre sa famille. Elle fut si heureuse de l'obtenir - une heure après m'en avoir parlé! - qu'elle décida de rester une nuit supplémentaire dans la maison. Vous comprendrez mieux pourquoi ce 24 avril 1945,

qui m'apporta à la fois liberté, pain et fantaisie, est resté profondément gravé dans ma mémoire.

Le lendemain matin à 5 heures, on vint me réveiller, ordre du capitaine. Le cœur gros, je quitte Olga. Je troque le pardessus du maître d'école contre une veste de soldat français, tout en gardant - d'ailleurs jusqu'au retour dans mes foyers - mon pantalon de cheval et mes bottes de cavalier allemand. Puis on m'embrigade illico dans un groupe de trois soldats juchés sur l'une des 20 automitrailleuses disponibles et dont la tâche consiste à évacuer vers l'arrière un total de 1852 prisonniers allemands, par paquets de 100, entrecoupés d'une automitrailleuse et de trois soldats. J'étais chargé des liaisons linguistiques pour mon groupe qui était le premier de la colonne.

### Triste condition que celle d'un prisonnier de guerre!

Sans vouloir entrer dans les détails d'une guerre affreuse de part et d'autre, je me dois de dire que ce fut une journée bien sombre pour les prisonniers allemands. Durant les



50 km du parcours, l'un de mes compagnons tua délibérément trois Allemands qui ne pouvaient plus avancer et - en ma présence - un quatrième dont le crime avait été de plonger sa gamelle dans un des seaux rempli d'eau, déposés au bord de la route par les villageois.

Devant mon émoi, il tenta de se justifier en me déclarant qu'il avait juré - sur les tombes de son père et de son oncle fusillés par les Allemands - de les venger en tuant 2x5 Allemands... Il m'avoua qu'il en était arrivé à son huitième...

Durant une halte, je fus chargé de transmettre un message au groupe qui suivait le mien et quelle ne fut pas ma surprise d'y rencontrer mon bien jeune ex-lieutenant „Zwerg“ ainsi qu'Otto et Reinhart, deux bons copains allemands. Lorsque „Zwerg“ me vit avec une veste et un fusil français en bandoulière, son sang apparemment ne fit qu'un tour et il me dit haïneusement: «Peiffer, je n'aurais jamais cru que tu puisses être salopard à ce point-là!!...». J'en profitai pour lui conseiller de se taire et pour contrôler ce qu'il avait dans son

sac à dos, ainsi que pour lui subtiliser un magnifique pull-over rouge qui me tint chaud encore plusieurs hivers après la guerre. Heureusement que je n'avais aucun esprit de vengeance, car sinon... C'était une époque où le vainqueur pouvait absolument tout se permettre!

### Retour à Sigmaringen

En fin d'après-midi, nous parvenons à Sigmaringen devant le poste de garde d'un immense camp aménagé pour prisonniers. La porte-barrière étant fermée au moment de notre arrivée, il s'en est suivi une bousculade vers l'arrière. Pris de panique, le soldat qui se trouve sur l'automitrailleuse appuie sur la gâchette! Bilan: on relève six cadavres et plusieurs blessés...

Ainsi se termina dans l'horreur mon dernier jour de guerre. Le lendemain matin, je rendis ma carabine et m'inscrivis pour être évacué par camion avec un convoi de vrais anciens prisonniers de guerre français. Dans la soirée, je franchis le pont de Kehl, bien décidé à oublier la guerre. D'ailleurs, deux semaines plus tard, le 8 mai 1945, l'armistice était signé.



GOUVERNEMENT MILITAIRE FRANÇAIS  
SIGMARINGEN  
Le prisonnier de guerre PEIFFER Marcel est chargé d'effectuer  
un service en ville à SIGMARINGEN, il doit être armé  
SIGMARINGEN le 28 avril 1945  
Le Gouverneur Militaire ROUVILLOIS  
L. B. Wolville

GOUVERNEMENT MILITAIRE FRANÇAIS  
DE SIGMARINGEN  
**PERMIS DE CIRCULER**  
entre 8h et 21 h. LORRAIN  
M. r. P E I F F E R , Marcel  
Date de naissance 12 Mars 26  
Adresse actuelle Sig.  
le 27 Avril 1945

«Situation assez cocasse! Je déserte le 24 avril et, le 27 avril, j'obtiens l'autorisation de circuler et de porter une arme, en l'occurrence un fusil allemand dont je connaissais bien le maniement».  
(Coll. Peiffer)

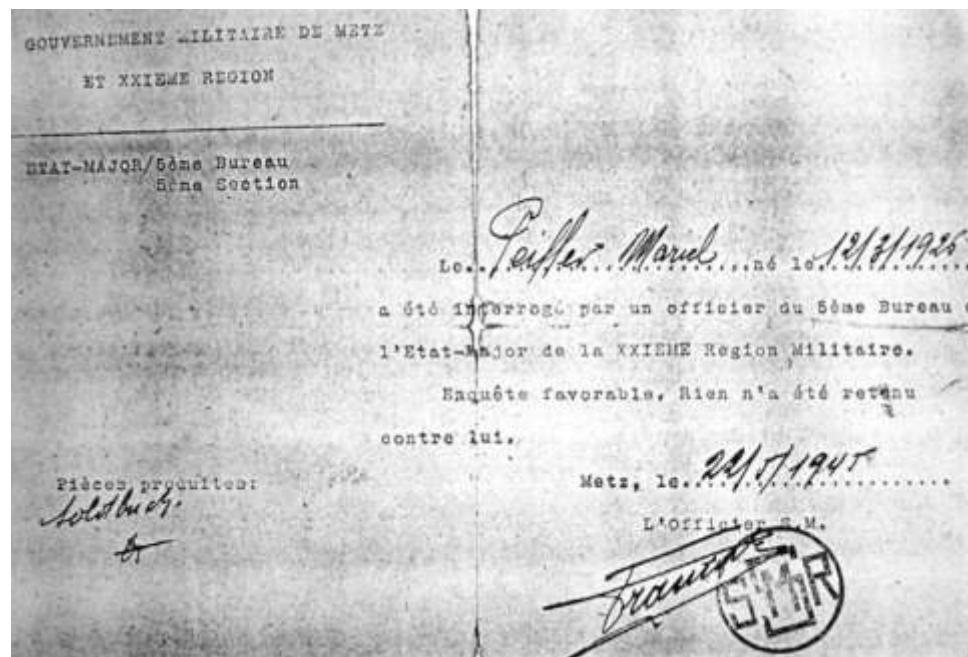


## Un bilan

En un an, j'avais parcouru à pied, à cheval, en charrette et en wagon à bestiaux plus de 5000 km en Europe. Parcours effectué en grande partie sous les bombes et le mitraillage des avions, sous les obus des canons et sous le tir des partisans. J'avais eu à lutter contre la peur, la faim et la soif, le froid et la pluie, les poux et les puces.

Ce n'est que bien plus tard que je me rendis compte que ma survie était principalement due à une chance phénoménale, mais aussi à une grande confiance en moi, ainsi qu'à la formation reçue et l'expérience acquise bien malgré moi...

Pour terminer, je voudrais vous préciser quel était le genre de relations que moi, Alsacien-Lorrain, je cultivais avec les soldats allemands. Il me faut préciser avant tout que, dans un groupe affrontant la mort à tout instant, le problème numéro 1 est de survivre et non d'échanger des idées politiques. Il se crée bien sûr des liens préférentiels; un Berlinois se rapprochera d'un autre Berlinois, un paysan se regroupera avec d'autres hom-



«Attestation du 22 mai 1945, selon laquelle le 5<sup>ème</sup> Bureau de l'Etat-Major de la XXI<sup>ème</sup> Région militaire n'a, après enquête, rien retenu contre moi». (Coll. Peiffer)



mes de la terre et moi, seul Lorrain, j'ai recherché un soutien moral auprès des Sudètes de Tchécoslovaquie, pays annexé par Hitler dès 1938.

Dans un groupe - constamment harcelé par des partisans - la vigilance, la cohésion, l'esprit de corps, la discipline sont de rigueur. Tout est partagé, la peur ainsi que les rations de survie. Certains meurent pour que d'autres puissent vivre quelques jours de plus...

Autre souvenir: les liens qui se créent entre hommes et bêtes, en l'occurrence entre le cavalier et sa monture. Un cheval, ça vit, ça souffre, ça a froid, faim et soif: son sort est entre les mains et dépend du bon vouloir de son cavalier. Mais la réciproque est tout aussi vraie. Aussi, maintes et maintes fois, ai-je volé de l'avoine, fait fondre de la neige pour alimenter mon fidèle coursier après lui avoir procuré un abri provisoire contre le froid... et tout cela avant de songer à moi-même. Croyez-moi, le regard d'un cheval qui vous remercie, ça ne s'oublie pas...

### Un petit retour en arrière

Je voudrais revenir à présent sur mes dates d'incorporation: RAD à Schweinfurt, du 5 octobre 1943 au 2 février 1944 (4 mois), artillerie de la *Kriegsmarine* au Danemark du 2 juin 1944 à la mi-août 1944 (2 mois et demi), artillerie dans la *Wehrmacht* en Pologne, Alsace et Allemagne, d'août 1944 au 24 avril 1945 (8 mois et demi).

En règle générale, la durée entre la fin du RAD et l'incorporation dans la *Wehrmacht* n'excédait jamais quatre semaines. Pour moi, elle fut de quatre mois. Cela demande explication!

«Comment retarder le délai d'incorporation et éviter un envoi quasi-certain en Russie?». Nous étions en février 1944 et je n'avais pas encore 18 ans. Mon meilleur ami de collège, dont le père militait à l'époque dans la SA au grand regret de son fils, me fit alors part, sous le sceau du secret, d'une combine à laquelle avaient recours certains jeunes Allemands. Celle-ci s'avéra finalement très efficace.







bons pour échapper à l'obligation de servir une cause qui n'était pas la sienne.

### Le parcours de mes parents pendant mon incorporation

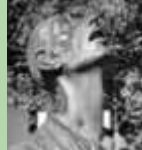
Je voudrais à présent faire resurgir de l'oubli le parcours subit - bien involontairement, durant neuf mois - par mes parents, de septembre 1944 à mai 1945, alors même que leur fils se trouvait, bien malgré-lui, en Pologne, revêtu de l'uniforme allemand.

Pour une meilleure compréhension de cette émouvante lettre postée par ma mère le 26 septembre 1944, il est nécessaire de rappeler les circonstances dans lesquelles elle fut écrite.

Je rappelle que je suis fils unique et que j'ai 17 ans et demi au moment de mon enrôlement dans le RAD. J'y subis - durant quatre mois - une première formation quasi-militaire. Je suis ensuite incorporé dans la *Kriegsmarine*. Deuxième formation à l'allemande - d'une durée de deux mois - du type « mini-commando ». Celle-ci a lieu dans un ensemble de batteries côtières constituant le dernier

maillon du « Mur de l'Atlantique », situé à la pointe nord du Danemark. Devant mon refus d'accepter une formation kamikaze de « torpilles humaines », on me transfère dans la *Wehrmacht*. Troisième période d'intense formation - d'une durée de six semaines - en tant que cavalier pour l'artillerie terrestre. Précisons que celle-ci était hippomobile, c'est-à-dire tractée par des chevaux. Quelques jours avant mon départ pour le front russe, je reçus deux à trois lettres de mes parents, dont la lettre de ma mère, objet du présent récit.

La situation côté mère: mes parents habitent à Rombas, un important centre sidérurgique près de Metz, en Moselle. Fin août 1944, les troupes allemandes battent en retraite, les 180 000 civils allemands - qui étaient venus dès 1940 remplacer les 122 000 civils alsaciens-mosellans expulsés - fuient également dans le plus grand désordre. Brusquement - suite à des difficultés de ravitaillement - les troupes américaines stoppent leur avance durant plusieurs jours. Les Allemands se ressaisissent. Metz devient un véritable camp retranché. Le 2 septembre, la Moselle est



décrotée «zone de combat» avec décision de vider totalement une large zone autour de Metz. 45 000 personnes furent ainsi chassées, abandonnant sur place maisons, récoltes et provisions. Leur évacuation se fit en quelques heures. Les SA (personnel politique auxiliaire de la *Wehrmacht*) furent chargés de la besogne. En provenance de la Sarre voisine, ils exécutaient les ordres sans aucune humanité, souvent avec une extrême brutalité. Ils se manifestèrent à Rombas le 4 septembre. Mes parents, leurs voisins et beaucoup d'autres civils se cachèrent alors dans la forêt environnante, avec l'espoir d'être libérés par les troupes américaines dans les heures qui suivent. Hélas, les SA débarquèrent dans la forêt avant les Américains... qui n'arrivèrent que trois jours plus tard, dans une cité totalement vidée de ses habitants.

A remarquer que Metz ne fut libérée que le 21 novembre, après deux mois sous les bombardements et tirs d'artillerie.

La lettre m'a été envoyée à l'adresse suivante:  
*Kanonier Marzel Peiffer*  
*Reit-und Fahrbatterie*

*Leichte Artillerie Ersatz-und Ausbildung Abteilung*  
*Frankfurt an der Oder*

Cette lettre - on peut imaginer son impact sur mon moral alors que j'étais en partance pour le front russe - est miraculeusement passée à travers les maillons de la censure militaire allemande. Si tel n'avait pas été le cas, mes parents auraient probablement été envoyés dans un camp de concentration (pour propagande démoralisante envers l'Armée). Quant à moi, je courais le risque d'être transféré dans un bataillon disciplinaire (généralement chargé du déminage ou placé en toute première ligne).

Malgré le risque encouru, j'ai toujours gardé cette lettre enfouie dans mon paquetage. Il est possible qu'inconsciemment - dans le cas où il serait arrivé malheur à mes parents - je voulais pouvoir prouver qu'ils n'étaient pas partis volontairement en Allemagne. Je me permets à présent de diffuser la lettre (traduite de l'allemand).



*Goldisthal, 20.9.44*

*Mon cher enfant,*

*Enfin, après une longue attente, nous venons de recevoir de tes nouvelles. Mon cher Marcel, tes mots affectueux sont pour nous une consolation et nous reprenons à nouveau espoir. Oui, tu as dû être effaré lorsque nous t'avons communiqué la triste nouvelle. Nous avons dû quitter notre foyer et notre environnement: en 2 heures nous avons dû nous séparer de notre belle maison. J'ai cru sombrer sous terre. Mon enfant, je crois lire dans tes lignes qui si tu avais été présent, nous ne serions certainement pas là où nous sommes. Crois-tu donc que nous sommes partis volontairement? Non, ne crois surtout pas cela. Maintenant, laisse-moi t'expliquer. Vers 2 heures de l'après-midi, on a informé la population de quitter le village et ce dans un délai de 2 heures.*

*Tu penses bien que personne n'est parti, sauf les «bons» tels que les X, Y, Z, etc. Les autres sont tous partis se réfugier dans les bois environnants. Nous avons séjourné dans le bois un jour et une nuit. Vers le soir, tout le bois a été encer-*

*clé (SA). Avec des carabines chargées, ils ont sorti les gens hors du bois. Tous les 10 mètres, il y en avait un avec son fusil chargé. Un mot déplacé ou un regard de travers pouvait signifier la mort. Jamais de ma vie, je ne pourrai oublier, il faut l'avoir vécu pour y croire. Ainsi nous avons été obligé d'aller jusqu'à la gare de Hagondange. Le train était déjà prêt au départ. Durant le trajet, nous avons perdu la moitié de nos affaires personnelles, sans avoir le droit de les ramasser, sinon nous ne serions probablement plus en vie à ce jour. Mon cher enfant, j'en ai encore la chair de poule. Nous n'avons presque plus rien à nous mettre, et pourtant nous sommes riches par rapport aux autres. Nous pouvons par exemple changer de linge, alors que d'autres ont dû marcher les mains en l'air, du bois jusqu'à Hagondange. Sans veste, les manches retroussées, sans argent, sans rien. Leur argent qui se trouvait dans leur veste, ils ont dû l'abandonner sur place. Je peux t'assurer que nous avons derrière nous des journées terribles. Les familles Jung, Esch, Weber, Winninger, Oskar Jung et 3 autres familles étaient avec nous et tous ont eu le même sort. Rosa et Hilda également, avec leurs petits enfants. Nous sommes tous là et n'avons plus rien. Je te joins*



*l'adresse de Rosa. Nous ne savons pas ce qui est advenu aux autres. Sont-ils encore de ce monde? Nous nous posons la question, car au cours de cette chasse il y a en beaucoup de morts. Vivent-ils encore ou ont-ils eu le même destin que nous?*

*Tous les bois étaient pleins de monde qui voulait attendre et se cacher en attendant que cela se passe. Tout, plutôt que quitter son foyer! Ce fut ainsi pour tous: morts ou ici. Où sont toutes nos connaissances? Nous ne savons pas ce qu'est devenu papa Kunze. Cher enfant, maintenant tu peux te faire une idée approximative, mais jamais tu n'aurais pu imaginer que chose pareille puisse arriver et que nous aurions à endurer cela. Traînés et forcés pour aboutir ici. Nous vivons ici comme des mendiants, pauvres parmi les pauvres, dans une minable mansarde. Nous d'un côté, les Weber de l'autre côté. Les Jung ont atterri trois villages distants de nous.*

*Moi qui étais toujours si fière de notre maison et maintenant nous sommes devenus des Bohémiens. Mon cher enfant, crois-moi si tu n'étais plus de ce monde, si nous n'avions pas des devoirs à ton égard, nous nous serions déjà sui-*

*cidés. Mais il nous faut vivre pour toi. Nous tenons tant à toi, tu ne peux être orphelin, car tu es encore si jeune et tu n'es pas encore un homme. Nous voulons encore être de ce monde, lorsque tu réaliseras le destin que nous avons toujours rêvé pour toi.*

*Ta photo me dit sans cesse «Mère, mère soit courageuse». Aussi est-ce pour toi que nous voulons désormais vivre. Je termine pour aujourd'hui, car je pleure trop et ne peux plus écrire. Pensées affectueuses et baisers de la part de ta mère. Je t'ai écrit au crayon, car nous n'avons pas d'encre.*

*PS: Tes lettres des 14 et 17 précisant ta nouvelle adresse viennent d'arriver. J'ai donc pu modifier au moment de poster celle-ci. Il y a 5 à 6 lettres en cours avec l'ancienne adresse.*

*Ainsi se termine la lettre de ma mère. Je ne reçois plus aucune nouvelle de mes parents jusqu'à leur retour d'Allemagne, neuf mois plus tard. Le courrier qu'ils m'adressaient leur fut renvoyé. Par contre, il semble qu'eux reçurent de temps à autre de mes nouvelles. Heureusement qu'ils avaient tenu compte de*



mes recommandations, car certaines lettres qui leur ont été renvoyées avaient été ouvertes par la censure... Après ma retraite de Pologne, après ma retraite d'Alsace, après mon évasion - c'est-à-dire fin avril 1945 - je revins à Rombas dans la maison familiale. Elle était intacte, mais vidée de son contenu.

Les scellés étaient apposés sur les portes, mais apparemment placés trop tard. En effet, la maison avait été squattée et pillée entre temps par les travailleurs forcés et les prisonniers russes libérés par les Américains, avant d'être regroupés pour un retour en Russie...

### J'attends mes parents!

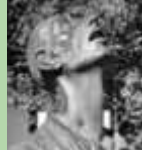
J'attendis plus de quatre semaines, dans la maison vide, le retour de mes parents. Celui-ci eut lieu fin mai 1945. Durant cette attente, j'allais en stop tous les jours (20 km aller-retour) à la gare de Metz pour me renseigner sur les convois rapatriant d'Allemagne des milliers de personnes déplacées ou déportées.

Nous fûmes enfin réunis! Petit à petit, je pus obtenir les détails ci-après concernant leur séjour en Thuringe (près d'Erfurt).



Carte de rapatrié établie au nom de Marcel Peiffer.

(Coll. Peiffer)



- Le voyage Hagondange/Thuringe eut lieu en wagon 3<sup>ème</sup> classe. Il fut long et pénible, interminable et sans précision de destination. Nombreux arrêts, pas de chauffage, ravitaillements peu fréquents, promiscuité, pleurs des enfants, etc.

- En fin de parcours, des groupes de 30 à 50 personnes descendaient à chaque gare et étaient pris en charge par les autorités locales. 4000 Mosellans, dont mes parents, débarquèrent ainsi en Thuringe. D'abord hébergés une nuit dans une salle de classe, mes parents atterrirent dans une mansarde équipée d'un petit fourneau avec chauffage au bois. Ahuris, fatigués, sales après trois jours de voyage sans hygiène, ils purent enfin se laver avant d'aller à la recherche de leurs tickets de rationnement, puis inscription obligatoire sur les listes de l'*Arbeitsamt* (Bureau du Travail). Mon père dut se rendre dès le lendemain dans une scierie pour y assurer la comptabilité. Ma mère fut inscrite pour des travaux de raccommodage à domicile. Six semaines plus tard, elle fit la connaissance d'un prisonnier de guerre français qui travaillait dans une ferme des environs. De nuit,

celui-ci - accompagné d'un copain - rendait visite à mes parents une à deux fois par semaine. Ce qu'il parvenait à chaparder à la ferme (tout était contrôlé et surveillé!) améliorait l'ordinaire octroyé par les tickets de ravitaillement. Le moral est au plus bas: nombreuses alertes aériennes; rudesse de l'hiver en Thuringe; les jeunes de la classe 1928 (ils ont 16 ans!) sont incorporés dans l'armée et deviennent à leur tour des «Malgré-Nous»; certains plus âgés sont incorporés dans l'armée territoriale (*Volkssturm*); les parents des «Malgré-Nous» (ils sont plus de 30000 en Moselle) n'ont que peu ou pas de nouvelles de leurs fils; les Allemands stoppent les Américains dans les Ardennes...

Début avril 1945, le XX<sup>ème</sup> Corps américain libère nos Mosellans. Par un étrange coup du sort, ce sont les mêmes soldats qui entraînent en Moselle dans les communes évacuées... 8 mois plus tôt, mais hélas avec quelques jours de retard.

Les accords de Yalta précisent que la Thuringe serait en zone russe. Vers la mi-mai, les



«J'obtiens la carte du Combattant le 7 février 1978».

(Coll. Peiffer)

Américains organisent les premiers convois permettant les retours vers la Moselle. Pour la plupart - mes parents en font partie - le retour s'effectue en wagons à bestiaux. Le voyage est très long et pénible, car les voies ferrées sont très endommagées. Fin juin, tous les évacués seront rentrés: certains découvriront soit une maison en ruine, soit une maison pillée. Ni fête, ni liesse populaire, mais un immense soulagement: la guerre est terminée. La vie finira bien par reprendre le dessus...

Pour les 45 000 Mosellans transplantés, le 4 septembre 1944 les aura marqués à jamais, C'était un beau lundi ensoleillé de fin d'été, mais un «lundi noir» qui mérite d'entrer dans notre mémoire collective. Ma mère avait 47 ans à l'époque. Elle fut - beaucoup plus que mon père - profondément affectée nerveusement par cette transplantation forcée - il serait d'ailleurs plus juste d'utiliser le mot «déportation» - d'une durée de neuf mois en terre allemande. En plus, savoir son fils unique exposé aux balles russes a dû être une bien dramatique épreuve pour elle. Elle ne s'en est jamais remise... Pour confirmer





mon propos, je révélerai l'épisode de la «mèche blanche». Celle-ci, d'un diamètre de la taille d'une grosse pièce de monnaie, poussa au beau milieu de sa chevelure châtain-auburn dans les premiers jours de son arrivée en Thuringe. Ma mère me confia que, prise de panique et de désespoir, elle tenta de s'arracher les cheveux lorsqu'elle fut *manu militari* chassée de la forêt par les Sections d'assaut (SA). La mèche blanche fut présente jusqu'à son dernier jour...

Ils doivent être bien nombreux les traumatismes dont on ne parlera jamais, mais qui sont encore enfouis dans le subconscient des mères de 132 000 «Malgré-Nous», dont 42 000 sont morts, revêtus d'un uniforme haï, sans jamais avoir eu la consolation de mourir pour leur patrie. Il est dur de mourir, mais il est abominable de mourir pour son ennemi».